

Voies vues

Quai A. Voie 1 sur la droite, voie 2 sur la gauche. Comment cela était-il possible ? À gauche, la voie 2 ; à droite la voie 1. Gauche : 2. Droite : 1.

Incompréhensible ! J'avais bien emprunté le même escalier que d'habitude. Mais, en tournant, comme tous les matins, à gauche après la dernière marche en descendant, je me retrouvai sur la voie 2, au lieu de la voie 1 habituelle.

Étais-je mal réveillé ? Victime d'un moment d'inattention ? En train de vivre un de ces instants fugaces où le cerveau s'éteint complètement ? J'avais beau me frotter les yeux et rassembler mes esprits, la signalisation ne changeait pas et la voie 1 restait à droite du quai.

– Pardon, monsieur. Sur quelle voie sommes-nous ?

– Euh... La voie 2. Regardez le petit panneau indicateur, là. Quai A, voie 2. C'est marqué.

– Ce n'était pas la voie 1, avant ?

– Euh... Je ne sais pas. Je ne crois pas, non. La voie 1, c'est de l'autre côté du quai, juste ici.

– Oui, je vois. Merci, monsieur. Bonne journée.

Ce jeune homme ne semblait pas comprendre. Je voyais bien la voie 1 ; ce n'était pas le problème. Elle avait incontestablement changé de position, voilà tout. D'ailleurs, ses réponses n'avaient rien de catégorique : « Je ne sais pas... Je ne crois pas... ».

Il fallait admettre que la logique de cet agencement ne s'imposait pas par son évidence. Sur le quai B, la voie 3 était à gauche, et la voie 4 à droite... Alors...

Les lettres jaunes de l'écran d'affichage des horaires annonçaient le train pour Montceau-les-Mines, que je prenais tous les jours à 7 h 43, sur la voie 1. Le

bon train arriverait donc sur la bonne voie, qui ne se trouvait, elle, tout simplement pas à sa place.

Tout simplement ? Comment pouvais-je penser ainsi ? Rien, pourtant, ne paraissait moins simple. Ma mémoire me jouait-elle des tours ? Sûrement. La vieillesse devait bien commencer à se faire sentir un jour. Je pensais obscurément que l'âge s'attaquerait, lentement et inexorablement, à mes capacités physiques. Je m'imaginais sans peine équipé de lunettes, d'une canne et d'un dentier. Mais en réalité, l'allongement de la durée de vie, favorisé par les progrès de la médecine, impliquait plutôt une émergence des régressions intellectuelles. Probablement avais-je déjà perdu quelques grosses poignées de neurones. Pour les remplacer, hélas, la prothèse cérébrale n'existait pas.

Mes souvenirs se mélangeaient-ils comme la vision que j'avais des voies à cet instant précis ? Mon esprit s'embrumait.

Comment trouver une explication rationnelle à cette inversion spatiale ? Avais-je emprunté un mauvais escalier ? Je ne m'étais pas trompé d'escalier. Comment du reste aurais-je pu me tromper ? Un seul escalier équipait chaque quai. Il fallait se rendre à l'évidence : les voies, interverties, n'étaient pas à leur place normale. J'envisageai néanmoins une autre possibilité : l'orientation de l'escalier avait peut-être changé mystérieusement.

– Réfléchissons, me dis-je en remontant vers le hall de la gare. Que voyait-on habituellement du haut de la première marche ?

Comme tous les jours, la boulangerie, en contrebas, sautait aux yeux ; ses odeurs de pain fraîchement sorti du four et de croissants chauds flottant jusque dans la gare attiraient étrangement le regard. Si l'escalier avait bougé, je n'aurais pas pu la voir. J'en conclus que la direction de l'escalier restait correcte.

Je fis demi-tour et redescendis sur le quai.

– Bonjour, madame. Excusez-moi de vous déranger. Nous sommes bien sur la voie 2 ?

– Oui, voie 2, me répondit la femme en haussant légèrement les épaules.

– Vous êtes sûre ?

– Parfaitement.

– Bien. Je vous remercie, et je vous souhaite une bonne journée.

Je voyais bien, du coin de l'œil, en m'éloignant, que la dame se tapait la tempe d'un index. Mais je n'étais pas fou. C'était la situation qui se révélait étrange, pas moi ! Cependant, personne, à part moi, ne semblait s'étonner. Peut-être les autres avaient également remarqué l'anomalie, mais restaient impassibles. Avec leur masque inexpressif de tous les jours, comment savoir s'ils ne se posaient pas, eux aussi, des questions ?

J'avais une drôle de sensation. Semblable à l'impression d'avoir déjà vécu une tranche de vie, sans arriver à déterminer si c'était en rêve ou dans la réalité. À la différence que j'étais sûr – sûr et certain – de n'avoir jamais vu les voies dans cette disposition. La folie me gagnait-elle doucement ?

Étais-je en train de rêver ? Comment s'assurer de ne pas rêver ? Se pincer et en ressentir une douleur constitue-t-il une preuve suffisante ? Je ne parvenais pas à me souvenir de ce que les grands philosophes avaient pu dire à ce sujet.

– Ça y est ! J'ai compris, m'exclamai-je intérieurement.

L'hypothèse la plus vraisemblable, c'était l'échange nocturne des panneaux indicateurs de voies. Ou, encore plus élémentaire, un rapide coup de peinture avait tout chamboulé. Pour vérifier cette nouvelle théorie, je sautai, pour toucher un des carrés métalliques. La peinture n'aurait jamais eu le temps de sécher depuis la nuit dernière. Cependant, mes doigts restèrent secs, sans aucune trace de couleur. Seulement de la poussière bien crasseuse, collante de pollution.

La *SdT*, la Société des Trains, fomenterait-elle un complot contre ses propres usagers ? Je ne voyais pas trop dans quel but.

Tout ce que ses dirigeants allaient obtenir, c'était le mécontentement des voyageurs. Comment pourrait-on laisser changer ses repères et ses habitudes du jour au lendemain, sans le moindre préavis, sans la moindre information ?

D'ailleurs, je décidai de prendre le vélo, dès le lendemain. Le trajet me demanderait peut-être plus de temps, mais j'en tirerais sans doute une certaine satisfaction. Un peu d'air frais ne me ferait pas de mal, après toute cette confusion ; cela me changerait de la morne monotonie matinale. J'espérais juste que je n'étais pas devenu trop engourdi : cela faisait longtemps que je n'avais pas pratiqué le moindre sport, individuel ou collectif. Je devrais aussi compter avec la clémence météorologique du ciel.

Je savourai à l'avance la grande descente par laquelle commencerait la ballade : ma petite maison, en haut d'une impasse, dominait tout le quartier. Le retour, en fin de journée, s'annoncerait plus difficile, avec la pente à gravir en danseuse. Ce petit effort viendrait clore en beauté une journée de labeur.

La nuit, je rêvai de mon prochain trajet à vélo : je roulais du mauvais côté de la route, dans le sens opposé à tous les autres usagers ; je ne voyais que le dos des panneaux de signalisation routière. Dans mon cauchemar, cette situation s'expliquait, très logiquement, par une modification aussi inattendue que subite du code de la route, décrétée par les autorités locales.

Réveillé, je me passai une main dans les cheveux et me dirigeai vers la fenêtre de ma chambre. Écartant le rideau, je constatai que le beau temps qui s'annonçait rendrait agréable mon déplacement à bicyclette.

Mais ? Quoi ? Comment ? Non ! NON ! Impossible !

La rue au départ de ma maison ne descendait pas vers la ville.
Elle montait.